FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 6 DECEMBRE 1860.

LES SABOTEURS DE LA FORÊT NOIRE.

IV.

BORCK.

Marguerite, justement effrayée du déplorable état dans lequel elle avait été transportée chez lui, n'était empêchée de faire sonner la cornette et d'envoyer un homme à Hirb avec ordre d'amener le meilleur médecin de Berwick.

L'homme de Fart avait pénétré les nombreuses blessures du vieux Meiser, préparé lui-même ses parfums, et n'était venu en commentant de revenir le lendemain de grand matin.

Mais bientôt, vers dix heures, Gaspard avait été pris d'une fièvre violente, accompagnée de tressaillements nerveux.

Marguerite et dame Catherine, qui avaient passé tout le jour au chevet du malade, lorsque le médecin, le Maranneil pourrait leur composer quelque calmant ?

Le ménagère Blanque fouta en lanterne et s'en alla chez la veuve Wendel.

En route, elle rencontra une diablesse de commère qui sortaient de la vallée, et qui, assoiffée, l'entraînaient au Kornhiquet de quelques.

La bonne dame se hâta de les satisfaire, et après leur avoir donné tous les détails désirables sur le funeste événement survenu à son maître.

Maintenant, bonnet, voisines, ajouta-t-elle au bout d'un quart-d'heure, car je suis très pressée. J'ai laissé mon maître et mes filles seuls, et je dois demander à la Maranneil quelque remède qui aide le pauvre homme à dormir en son coma sinon.

— A la Maranneil ! s'écrièrent d'une seule voix les dignes commères en se regardant entre elles avec tous, les signes du plus profond étonnement.

— Eh bien ! mais oui, répondit dame Catherine ; me voici vous imaginez-vous peut-être que je vais aller à Hirb demander à médecin son avis ?

— Vous faites comme vous l'entendez, dit Toinette Boquet. Je ne veux pas vous dire de ceinture.

— Je sais bien que moi, à votre place, reprit Agathe Brenner, je n'irais rien demander à la Wendel pour mon maître.

— Et moi ! répétèrent les autres en chœur.

— Et pourquoi ? dit la ménagère singulièrement intriguée.

— Pourquoi ? répliqua la première en se penchant confidentiellement à l'oreille de dame Catherine, parce qu'on assure que c'est le fils de la veuve qui, pour se venger de Gaspard Meiser, a incendié, ce matin, la métairie.

— Frits ! s'écria la gouvernante avec un geste d'incrédulité, c'est impossible !

— Même Marie, c'est le bruit qui court, continua la vieille Toinette, la chose n'est pas invraisemblable. D'ailleurs, le père Kurbil, qui est allé ce matin à la vallée, jouer sur son pipe, nous a dit que, depuis ce matin, les gendarmes étaient en quête de Frits.

— Si on le cherche, répondit dame Catherine, c'est qu'il n'a pas rejoint son régiment, voilà tout.

— On le cherche, parce qu'il a méchamment mis le feu aux grangues du vieux Meiser, lui dit Toinette. Vous comprenez bien qu'il doit être l'ennemi de votre maître. D'abord, Meiser n'a pas voulu prêter à son père le argent que réclamait le sergent Mathias. Puis il a mis à la porte le galant amateur, quand il a eu l'effronterie d'oser demander sa fille en mariage. Vous devez en savoir quelque chose, il me semble !

— Ce que je sais, reprit dame Catherine, c'est que Frits Wendel est incapable de s'être vengé lâchement de notre Gaspard. Il aime trop notre demoiselle, d'ailleurs.

— Je voudrais ce que vous tout le monde dit dans le village, répartit Toinette Boquet, et pour que tout le monde s'accorde à dire le même chose, il faut bien que ce soit vrai.

— Tiens ! vous voilà, interrompit Agathe Brenner, c'est toujours une nouvelle affaire pour Frits.

— Pas si mauvaise ! s'écria Geneviève en poussant sa voisine du coude. Frits a dû se dire : Le vieux Meiser est trop avare pour guérir la blessure de mon père. Il faut qu'il meurt. Une fois le bonhomme mort, rien ne m'empêchera plus d'épouser Gretely ; vous comprenez, on est un peu !

— Oui, parfaitement, répondit Catherine avec un sourire, car le dernier argument de la vieille venait d'ébranler sa conviction. Puisqu'il est ainsi, continua-t-elle, je n'ai plus rien à dire à Marguerite. Bonsoir, voisines, je vous remercie de m'avoir mise au courant des bruits qui circulent dans le pays.

Et elle regagnaient son logis en se disant, les yeux pleins de larmes.

— Pauvre Gretely, que vos-elle devenir quand elle apprendra cette nouvelle !

Marguerite, qui guettait impatiemment le retour de dame Catherine, courut au-devant d'elle en l'interrogeant anxieux, et l'interrogea du regard.

— La Maranneil est absente, dit la ménagère ; j'ai trouvé plusieurs reprises, et personne ne m'a répondu.

La jeune fille ne laissa décrocher les épaules.

— Je vais y aller, moi, reprit-elle de l'appellerai, elle reconnaîtra, elle nous aidera, elle guérira m'ouvrira. Donne-moi ta lanterne, Catherine.

— Vous ne pouvez sortir seule à pareille heure, je hâte de dire la bonne dame ; tonnerre qu'il est près de minuit, mon enfant.

— Eh bien ! vous avez moi.

— Il serait imprudent, hasarder cette vieux père ; un malheur est si vite arrivé !

— Tu ne saurais, il vaut encore mieux que j'aille seule qui m'ouvrira. Donne-moi la lanterne, Catherine.

Vous ne pouvez sortir seule à pareille heure, je hâte de dire la bonne dame ; tonnerre qu'il est près de minuit, mon enfant.

— Eh bien ! vous avez moi.

— Il serait imprudent, hasarder cette vieux père ; un malheur est si vite arrivé !

— Tu ne saurais, il vaut encore mieux que j'aille seule qui m'ouvrira. Donne-moi la lanterne, Catherine.

Marguerite s'avança hardiment, et saisit le lourd lanterne de dame Catherine, qu'elle alla prendre dans un coin de la cheminée.

Elle prit le chemin de la vallée, et se mit à frapper à la porte de la Maranneil.

Elle frappa longtemps, mais elle ne reçut pas de réponse.

Elle frappa encore, et, cette fois, elle entendit un bruit de pas qui approchait.

— Qui est là ? demanda une voix.

— Ouvrez-moi, ouvrez-moi, Maranneil, répondit Marguerite.

— Que veux-tu ? répondit la